

**ŒUVRES**  
**COMPLÈTES**  
**DE SIR WALTER SCOTT.**

DE L'IMPRIMERIE DE LA CHEVARDIERE,  
RUE DU COLOMBIER, N° 30.

**CHARLES**  
**LE TÈMÉRAIRE,**  
OU  
**ANNE DE GEIERSTEIN,**

LA FILLE DU BROUILLARD,

ROMAN HISTORIQUE

**PAR SIR WALTER SCOTT;**

TRADUIT DE L'ANGLAIS,

**PAR A.-J.-B. DEFAUCONPRET.**

—  
Devons-nous voir le sang des généreux Lancastres  
Se tarir à jamais dans nos cruels désastres ?

SHAKSPEARE.

TOME TROISIÈME.

---

Paris,

**CHARLES GOSSELIN, LIBRAIRE**

DE SON ALTESSE ROYALE MONSIEUR LE DUC DE BORDEAUX,  
RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, N° 9.

M DCCc XXIX,

# CHARLES

## LE TÉMÉRAIRE.

---

---

### CHAPITRE PREMIER.

---

« Et ce sont nos aïeux  
Qui pour l'homme ont construit ce cachot ténébreux. »  
*Ancienne Comédie.*

La prison dans laquelle on conduisit Arthur Philipson, était un de ces cachots ténébreux qui attestent l'inhumanité de nos ancêtres. On dirait qu'ils étaient presque incapables de distinguer entre l'innocence et le crime, puisqu'une simple accusation avait, de leur temps, des conséquences bien plus sévères que ne l'est aujourd'hui cette espèce d'emprisonnement prononcé comme une punition expresse du crime.

Le cachot d'Arthur était d'une longueur assez considérable, mais étroit, obscur, et

creusé dans le roc sur lequel s'élevait la tour. Une petite lampe lui fut laissée, comme une grâce sans conséquence, mais il resta garrotté, et quand il demanda un peu d'eau, un des satellites farouches qui l'avaient conduit en ce lieu lui répondit brusquement que pour le peu de temps que sa vie avait probablement à durer, il pouvait bien souffrir la soif. Cette sombre réponse fut pour lui un augure que sa soif durerait autant que sa vie, mais pour finir promptement l'une et l'autre. A la faible lueur de sa lampe, il s'était avancé vers un banc grossièrement taillé dans le roc; et ses yeux s'étant accoutumés peu à peu à l'obscurité du cachot, il aperçut dans la pierre qui en formait le plancher une espèce de large fente ressemblant assez à l'ouverture d'un puits, mais de forme irrégulière, et paraissant plutôt celle d'un gouffre formé par la nature, et agrandi par le travail des hommes.

— Voici donc mon lit de mort, se dit-il à lui-même, et ce gouffre est peut-être la tombe destinée à mes restes ! j'ai même en-

tendu dire que des prisonniers avaient été précipités tout vivans dans de semblables abîmes , pour y mourir lentement froissés de leur chute, sans que personne entendît leurs gémissemens ou plaignît leur destin !

S'approchant de cette sinistre cavité, il entendit, à une grande profondeur, un son qui lui parut celui d'une eau souterraine, dont le sombre murmure semblait demander sa victime. La mort est effrayante à tout âge ; mais dans le printemps de la vie, quand on sent le prix de tous les plaisirs qu'elle offre, être arraché violemment du banquet auquel on vient à peine de s'asseoir, c'est alors que la mort est déjà pleine d'amertume, même quand elle arrive d'après le cours ordinaire de la nature. Mais être assis, comme l'était Arthur, sur le bord d'un abîme souterrain ; chercher, avec une horrible incertitude, sous quelle forme la mort allait s'approcher de lui, c'était une situation capable d'abattre le courage de l'homme le plus brave, et l'infortuné prisonnier se trouva hors d'état de retenir le torrent de larmes

qui coulaient de ses yeux, et que ne pouvaient essuyer ses mains garrottées. Nous avons déjà dit que, quoique ce jeune homme fût intrépide dans tous les périls que peut combattre et surmonter la force de l'âme, il avait une imagination ardente et susceptible de se prêter à toutes les exagérations qui exaltent dans une situation pénible et incertaine celui qui ne peut plus qu'attendre le malheur en victime dévouée.

Cependant les sentimens d'Arthur n'avaient rien d'égoïste. Ses pensées se reportaient sur son père, dont le caractère noble et juste était fait pour attirer le respect, comme ses soins constans et son affection paternelle devaient exciter l'amour et la reconnaissance. Il était aussi entre les mains de scélérats inaccessibles aux remords, et déterminés à recourir au meurtre pour cacher le vol. Ce bon père, qui avait montré un tel courage dans tant de dangers, une telle résolution dans tant de rencontres, il était, comme lui, garrotté, sans défense,

exposé aux coups de l'être le plus vil qui voudrait le poignarder.

Arthur se rappela aussi la cime du rocher voisin de Geierstein, et le vautour farouche qui semblait le réclamer comme sa proie. Mais, dans ce cachot, il ne verrait pas un ange sortir d'un nuage de vapeurs, pour venir lui indiquer des moyens de salut. Ici les ténèbres étaient souterraines et éternelles; elles ne lui permettraient que de voir briller, à la lueur de la lampe, l'acier de l'arme dont un scélérat viendrait lui porter le coup fatal. Cette angoisse se prolongea au point qu'elle lui devint insupportable. Il se leva, et fit de si violens efforts pour se délivrer de ses liens, qu'ils semblaient devoir se rompre, comme ceux dont avait été chargé le Fort d'Israël. Mais les cordes étaient trop solides, et après de furieuses tentatives qui les faisaient presque entrer dans sa chair, il perdit l'équilibre, et tomba à la renverse, à deux pas du gouffre, avec la crainte horrible d'y être précipité.

Il échappa heureusement au danger qu'il craignait, mais il s'en fallut de si peu qu'il ne tombât réellement dans cet abîme, que sa tête frappa contre un rebord peu élevé qui en entourait en partie l'ouverture. Il resta quelques instans étourdi et immobile, et quand il revint à lui, il se trouva dans une obscurité complète, sa chute ayant renversé et éteint la lampe. En ce moment, il entendit la porte de son cachot crier sur ses gonds.

— Les voici! voici les meurtriers! Notre-Dame de merci! Dieu compatissant! pardonnez-moi mes fautes!

Il tourna les yeux vers la porte, et fut un instant ébloui par la clarté d'une torche portée par un homme vêtu en noir, qui s'avavançait vers lui, et qui tenait en main un poignard. S'il fût venu seul, le malheureux prisonnier aurait pu le regarder comme l'assassin qui venait mettre fin à ses jours; mais une autre personne l'accompagnait. La lumière de la torche fit distinguer à Arthur la robe blanche d'une femme, et lui

fit même entrevoir une forme et des traits qu'il ne pouvait oublier, et qui se montraient à lui dans le moment le plus inattendu. Son étonnement fut porté à un tel point, qu'il en oublia même sa situation dangereuse. — De telles choses sont-elles possibles? se demanda-t-il à lui-même. A-t-elle réellement le pouvoir d'un esprit élémentaire? a-t-elle conjuré du fond de la terre ce démon noir, pour le faire coopérer avec elle à ma délivrance?

Sa conjecture sembla se réaliser; car l'homme vêtu en noir, donnant la torche à Anne de Geierstein, ou du moins à l'être qui en avait pris la parfaite ressemblance, se pencha sur le prisonnier, et coupa avec tant de dextérité la corde qui lui liait les bras, qu'elle sembla tomber dès qu'il l'eut touchée. La première tentative que fit Arthur pour se relever, ne lui réussit pas. A la seconde, ce fut la main d'Anne de Geierstein, une main palpable, aussi bien que visible, qui l'aida à se soutenir, comme elle l'avait déjà fait quand un torrent mu-

gissait sous leurs pieds. Ce contact produisit sur lui un effet bien plus puissant que le peu d'aide que pouvait lui donner la force d'une jeune fille. Il fit rentrer le courage dans son cœur, la vie et la force dans ses membres engourdis et froissés ; tant l'esprit a d'influence sur le corps, tant il l'élève au-dessus de la faiblesse de la nature humaine, quand il est armé de toute son énergie. Il allait adresser à Anne les accents de la plus profonde reconnaissance, mais la parole expira sur ses lèvres, quand il vit cette jeune fille mystérieuse mettre un doigt sur sa bouche, pour lui faire signe de garder le silence, et en même temps de la suivre. Il obéit, plongé dans une surprise silencieuse. Sortis du fatal cachot, ils traversèrent divers corridors formant une sorte de labyrinthe, et taillés, les uns dans le roc, les autres bordés de murailles construites de grosses pierres tirées des flancs du même rocher, et conduisant probablement à d'autres cachots semblables à celui où Arthur était détenu quelques instans auparavant.

L'idée que son père pouvait être enfermé dans quelque horrible prison comme celle qu'il venait de quitter, fit qu'Arthur s'arrêta quand ils arrivèrent au bas d'un petit escalier en limaçon, qui semblait conduire au faite de cette partie du bâtiment.

— Chère Anne, dit-il à demi-voix, guidez-moi pour le délivrer, je ne puis abandonner mon père.

Elle secoua la tête avec un air d'impatience, et lui fit signe d'avancer.

— Si votre pouvoir ne va pas jusqu'à sauver mon père, je resterai pour le sauver ou mourir avec lui.

Elle ne répondit rien, mais son compagnon lui dit d'une voix creuse, assez analogue à son extérieur :

— Jeune homme, parle à ceux à qui il est permis de te répondre, ou plutôt garde le silence, et suis mes conseils. C'est le seul moyen d'assurer la liberté et la vie de ton père.

Ils montèrent l'escalier, Anne de Geierstein marchant la première. Arthur, qui la

suivait, ne put s'empêcher de penser que la forme légère qui le précédait produisait une partie de la lumière empruntée de la torche et qui se reflétait sur sa robe blanche. C'était probablement l'effet des idées superstitieuses qu'avait fait naître en son esprit l'histoire de l'aïeule d'Anne, que Rodolphe lui avait racontée, idées qui se trouvaient confirmées par son apparition soudaine dans un lieu où il devait si peu s'attendre à la voir. Il n'eut pourtant que quelques instans bien courts pour réfléchir sur son apparition et sur sa conduite, car, montant l'escalier tournant d'un pas si rapide qu'il fut impossible à Arthur de la suivre de près, il ne la vit plus quand il arriva sur le palier. Avait-elle miraculeusement disparu, était-elle entrée dans quelque autre corridor? il n'eut pas un moment de loisir pour décider cette question avec lui-même.

— Voici votre chemin, lui dit son guide noir. Puis, éteignant sa torche, il prit Arthur par le bras et le fit entrer dans un corridor obscur d'une longueur considéra-

ble. Notre jeune homme ne fut pas à l'abri d'un moment d'inquiétude, en se rappelant l'air sinistre de son conducteur, et le poignard qu'il pouvait lui plonger tout-à-coup dans le sein ; mais il ne put se résoudre à croire capable d'une trahison, un homme qu'il avait vu avec Anne de Geierstein, à qui il demanda pardon du fond du cœur du mouvement de crainte qu'il avait éprouvé.

Il se laissa donc conduire par son compagnon, qui avançait à grands pas, mais sans le moindre bruit, et qui lui dit à l'oreille de prendre la même précaution.

— Ici se termine notre voyage, lui dit enfin son guide.

Comme il parlait ainsi, une porte s'ouvrit, et ils entrèrent dans une chambre gothique, autour de laquelle étaient des tablettes en bois de chêne, chargées de livres et de manuscrits. Les yeux d'Arthur furent éblouis par la clarté subite du grand jour, dont il avait été privé depuis quelque temps, et, s'étant retourné, il ne vit plus la porte par laquelle ils étaient entrés dans cet appar-

tement. Il n'en fut pourtant pas très surpris, parcequ'il jugea qu'elle était couverte de tablettes semblables à celles qui tapissaient tout l'appartement, et qui empêchaient qu'on ne la distinguât, ce qui arrivait quelquefois à cette époque, et ce qu'on voit encore fréquemment aujourd'hui. A la lumière du jour, son libérateur ne lui parut plus qu'un ecclésiastique, dont les traits et le costume n'avaient plus rien de cette expression d'horreur surnaturelle que lui avaient prêtée la lueur d'une torche et la terreur d'un cachot.

Le jeune Philipson respira plus librement, comme un homme qui s'éveille après avoir fait un songe affreux. Les idées superstitieuses qu'avait fait naître dans son imagination la vue si inattendue d'Anne de Geierstein commencèrent à s'évanouir, et il dit à son libérateur :

— Pour savoir où je dois adresser des témoignages de reconnaissances légitimement dus, mon révérend père, permettez-moi